GROUPE MERCI

LA MASTICATION DES MORTS

DE PATRICK KERMANN

REVUE DE PRESSE

THEATRE ▶ Ça s'appelle « la Mastication des morts » et...

Ce sera la révélation d'Avignon

Avignon
De notre envoyé spécial

Ne mâchons pas nos mots : « la Mastication des morts », au-delà de son titre propre à faire fuir n'importe quel vivant fier de ses trente-deux dents, laissera sa trace dans l'histoire du théâtre. L'inventivité et l'humour qui s'en dégagent font de ce spectacle écrit par Patrick Kermann, une inoubliable émotion de théâtre.

Pour ne rien gâter, c'est donné dans les jardins de la Chartreuse, à Villeneuve-lès-Avignon, un lieu superbe où les six cents (vrais) défunts enterrés là-dessous tutoient le silence et les étoiles.

Dans « la Mastication des morts », des défunts allongés à ciel ouvert racontent des bribes de leur histoire. Inoubliable. (Photo B. ENGUERAND.)

Subtil et émouvant

De quoi s'agit-il ? Simple. Vous êtes vivant. A vous de déambuler entre des tombes éclairées. Les morts y sont allongés à ciel ouvert. Ils parlent, racontent des bribes de leur histoire.

On poserait sur tout ceci une arcade sourcilleuse si le metteur en scène, Solange Oswald, n'avait regorgé de trouvailles spectaculaires, subtiles, émouvantes. D'abord troublé par ces marmonnants visages qui tentent de capter son regard, le spectateur se détend peu à peu et devient complice de ces destins posthumes.

A mi-spectacle, il se passe quelque chose de frappant : pendant quelques minutes, les vivants papotent entre eux comme si, tout à coup, un équilibre essentiel s'était rétabli.

La fin est une extraordinaire chorégraphie de voix, forgée par les disparus d'un régiment de 1914. Et puis, debout les morts ! C'est le salut. Ces infinis applaudissements, qui montent alors de la terre au ciel, sont le sourire le plus tendre qu'on n'ait jamais fait à l'au-delà.

Pierre VAVASSEUR

▶ *Jusqu'au 31. Renseignements et location : 04.90.15.24.24.*

DES VIES À TOMBEAU OUVERT

Que se passe-t-il une fois jetée la dernière pelletée de terre? D'aucuns disent que l'âme des trépassés s'envole vers des cieux plus cléments. D'autres pensent qu'une grouillante faune souterraine va festoyer d'abondance. Pour tous, l'affaire est réglée. Pas pour Patrick Kermann, auteur de *la Mastication des morts*, oratorio post-funéraire pas piqué des vers... **Soit un cimetière d'un bourg de nos chères campagnes.** Ce n'est pas le Père-Lachaise, pas de «grands hommes»: ici gisent Lilias Reboul, née Rivière (1911-1976); Jean-René Blandin (1897-1953); Bigot Martine, épouse Triboulet (1897-1962), «Anonyme» (1954); un accidenté de la route, une comtesse, des poilus de la Der des Der, un ex-blouson noir, un auteur dramatique et même le fossoyeur... Un condensé de notre société, avec ses lignes de conduite (et de classe), ses vieilles rancœurs accumulées qui perdurent, même à six pieds sous terre, ses grandes gueules et ses gueules cassées... Monologues brefs pour résumer la vie de tous ces macchabées, dialogues, interpellations, chœur, on se dit que finalement, après la mort, il y a une vie.

Le dispositif scénique est des plus originaux. Le public déambule d'une sépulture à l'autre, laissant libre cours à son inspiration. Les plus acharnés peuvent écouter chaque gisant, les uns après les autres. Auquel cas, veillez à bien étudier le plan, procédez en ordre de disparition, enfin bref, débrouillez-vous! On peut aussi «zapper» d'un mort à l'autre: si le récit de la vie de celui-ci vous barbe, allez zou! au suivant... Une mise en espace, signée Solange Oswald, fort bien imaginée, qui fonctionne, même si certains spectateurs oublient qu'il s'agit d'une représentation et se rappellent à haute voix, qu'ils ont laissé ouvert le réfrigérateur...

L'installation plastique a de quoi déconcerter. Durant quelques instants, on ne sait trop que faire de sa propre carcasse: alors imaginez avec celles qui reposent là-dessous. Il en est même une, de carcasse, pour vous héler si vous passez sans la voir: «Psst, passant! Arrête-toi!». Car chacun y va de sa petite histoire, de ses souvenirs. Le récit revêt alors des allures de cadavre exquis où tout se tient, pour peu qu'on procède par recoupements. On oublie à la fin l'anecdote, l'infiniment petit, pour se dire que les cimetières sont à l'image du monde des vivants. Même crevés, on n'est pas si égaux que ça. Alors quand tous se mettent à claquer des dents de concert, pour nous dire la Première Guerre mondiale, nous rappeler au souvenir de ceux dont la dépouille n'est même pas là puisque partie en fumée dans un camp de concentration, ou encore pour nous raconter mai 1968 et l'effervescence révolutionnaire, on quitte le cimetière, non pas en emportant une poignée de terre mais en ayant retrouvé un pan de notre mémoire.

ZOÉ LIN

Au Cloître de la Chartreuse,
jusqu'au 31 juillet à 22 heures (les 24 et 31 juillet à 24 heures).

Groupe "Merci"

La Mastication des morts : topographie d'un texte

SUJET : LA MASTICATION DES MORTS PATRICK KERMANN SOLANGE OSWALD JOEL FESEL GROUPE "MERCI"
TEXTE : TOPOGRAPHIE D'UN TEXTE
AUTEUR : JEAN-PIERRE HAN PARIS 09 1999

Faire parler les morts : le rêve absolu de tout artiste réalisé par Patrick Kermann, relayé, détourné par Solange Oswald et Joël Fesel qui apportent l'indispensable touche visuelle aux propos de l'auteur. Sans craindre de les brouiller, voire de les reconstituer. Entre fidélité et trahison. Ou fidèle trahison...

Livrée telle quelle l'information fera sourire : ce sont les morts qui auront fait cette année le succès du 53e Festival d'Avignon ! Les mauvais esprits ne manqueront pas de puiser là matière à réflexion et de tirer les pernicieuses conclusions qui s'imposent. Mais les faits sont là : parmi les réussites du festival, force est de constater que l'on trouvait des spectacles où l'on ressuscitait les grands disparus comme Antoine Vitez, où l'on voyait la mort au travail comme dans *Rwanda, 1994*, évoquant le génocide des Tutsis, où l'on traversa sans broncher l'Achéron comme dans *Littoral*. Et quand on sait qu'une partie de la programmation était consacrée au sud des Amériques, là où la mort est un des thèmes récurrents... Simples exemples parmi d'autres dont le fameux *Petits Contes nègres, titre provisoire* du Royal de Luxe. Pourtant, parmi tous ces spectacles, c'est incontestablement *La Mastication des morts* de Patrick Kermann, mis en scène ou mis au tombeau par Solange Oswald, qui se tailla le plus vif et le plus mérité des succès. D'abord parce que ce spectacle ne fut pas donné à la sauvette (sur une série limitée de représentations), mais sur toute la durée du festival. Ensuite parce qu'inclus dans le "in", il n'en était pas moins "out" la cité papale, à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, et qu'il put ainsi trouver le lieu adéquat à son déroulement (le jardin du Grand Cloître). Cette adéquation (on y reviendra) n'est pas pour rien dans le succès de cette *Mastication*.

"L'œil écoute"

Le mérite augural de Patrick Kermann dans sa pièce est d'annoncer, d'entrée de jeu, la couleur. Il s'agira bien de morts, et qui plus est de cette fameuse mastication (restituée dans le cours du spectacle) qui les saisit parfois alors même qu'ils sont en terre. Concert étrange, infernal, qui vient troubler le calme de ces lieux de villégiature que sont les cimetières. Concert : il est bien question de cela, et l'auteur prend bien soin de préciser que son œuvre est un "oratorio *in progress*". En peu de mots Patrick Kermann a le bon goût de nous livrer une foule de renseignements. "Oratorio" : soit une pièce musicale restituée ici par un entrecroisement de voix venues d'outre-tombe, le tout éventuellement ayant un caractère religieux (le théâtre est une cérémonie, c'est bien connu)... On aura, du même coup, compris que La *Mastication des morts* n'est que la partie émergée (assez conséquente malgré tout) d'un travail théâtral important faisant intervenir bien d'autres éléments que l'écriture. Quant à l'expression désormais souvent utilisée d'"in progress", elle indique clairement que les textes, la multitude de textes qui composent cette *Mastication* pourraient évoluer. Pourquoi pas en effet quand on connaît le sujet ? Patrick Kermann fait parler les morts (tous les morts) d'un petit village qui pourrait être celui de son enfance, il nous le donne à penser, Moret-sur-Raguse. Après un préambule volontairement romanesque, chaque défunt, dans sa langue, à sa manière, raconte sa mort et... sa vie. C'est un immense puzzle, dont on saisit bien qu'on pourrait à loisir multiplier les pièces sans que le dessin (le dessein) soit modifié, qui est ainsi mis en place.

Dans *La Vie mode d'emploi*, Georges Pérec racontait l'histoire des habitants d'un immeuble parisien. L'immeuble de Patrick Kermann est un peu particulier : c'est un cimetière, et chacun de ses locataires – c'est la différence entre le roman et le théâtre – prend en charge, assume sa propre histoire. En exergue à son gros bouquin, Pérec citait cette phrase de Jules Verne tirée de *Michel Strogoff* : "Regarde de tous tes yeux, regarde". En exergue à *La Mastication des morts*, Patrick Kermann aurait pu écrire : "Ecoute de toutes tes oreilles, écoute" ! Mais le regard, bien sûr, n'est tout de même pas absent de la pièce de Kermann : il est simplement assumé par le metteur en scène, Solange Oswald. A la fin de *La Vie mode d'emploi*, Pérec nous donne le plan de son immeuble. Ce croquis, Patrick Kermann ne nous l'offre pas : c'est Solange Oswald et son "installateur-plasticien", Joël Fesel, qui nous le livrent. Au sens propre comme au sens figuré. En grand – la réalité de la scénographie – et en petit : un plan dessiné à la va-vite mais néanmoins très précieux, est distribué à chaque spectateur à son arrivée au Grand Cloître.

Images mentales, images réelles

A la lecture de *La Mastication des morts*, les pièces du puzzle imaginé par Patrick Kermann finissent par s'imbriquer les unes aux autres et par former le tableau saisissant de toute une époque sur environ un siècle. L'accumulation des petites histoires individuelles

PHOTOS :
LES FESTINS POETIQUES LOLA MUANCE & MYRIAM DODDOZ COGNAC 1999
© J.P. ESTOURNET
LA MASTICATION DES MORTS
© C. BRISSET

dessine les contours de la grande histoire. Dans notre esprit une image mentale surgit, comme révélée au sens photographique du terme. L'ordre de la révélation a été agencé par l'auteur au fil des pages. Rien n'indique que le lecteur pourrait piocher telle ou telle histoire au gré de son humeur. Si, malgré tout, il le fait, car l'œuvre est foisonnante et y incite, c'est dans le secret de sa chambre noire. Les données sont bouleversées avec la représentation. Comment, néanmoins, laisser la même liberté au spectateur pour en arriver, au bout du compte, au même résultat de l'image révélée ? C'est à cette sorte de quadrature du cercle que se sont attaqués Solange Oswald, Joël Fesel et leur équipe, le "Groupe Merci", forte pour l'occasion de plus d'une vingtaine de participants. Et le risque ne résidait-il pas, dès lors qu'était évacuée l'idée d'une représentation frontale traditionnelle, de rester en deçà des textes et de ce que leur agencement pouvait induire ? Etre en deçà, voire être plutôt réducteur par rapport à la parole écrite ?

Or, aux injonctions latentes du texte, Solange Oswald répond, dans un premier temps, de la manière la plus simple qui soit. En jouant la fidélité absolue. Il est question de morts ? Nous sommes donc conviés dans un cimetière de campagne aux tombes bien alignées, presque toutes affublées sur le côté d'une sorte de yourte dont on se demande quelle est la véritable fonction. Dans toutes ces tombes ouvertes ont pris place les comédiens. Allongés, ils profèrent leurs textes qu'ils entrecoupent parfois, et en chœur, de la fameuse "mastication"...

Livre et spectacle déambulatoires

A la déambulation mentale du lecteur de la pièce répond la déambulation physique du spectateur invité à se balader selon son humeur entre les tombes. A l'entrée du jardin du Grand Cloître de la Chartreuse transformé en cimetière, un petit pliant est distribué au visiteur. Celui-ci pourra s'asseoir où bon lui semble, près de tel ou tel "défunt", écouter quelques bribes ou l'entièreté de sa biographie, reprendre son siège et aller s'installer quelques morts plus loin, poursuivre son œuvre de grappillage d'une histoire qu'il aura bientôt le plus grand mal à reconstituer. Inconvénient (mineur ?) que Solange Oswald a bien dû percevoir lors de son travail de mise en scène ("Le spectacle est parti de la proposition de l'installation de Joël Fesel", précise-t-elle d'emblée). A telle enseigne qu'elle est contrainte d'inventer à son tour une dramaturgie personnelle, regroupant en deux temps forts - tombes disposées en une rigoureuse ligne droite et en arc de cercle devant un monument érigé à la gloire des héros -, d'une part les disparus anciens gauchistes ayant lutté pour la cause des peuples, et d'autre part (le spectacle s'achève pratiquement sur cette note) les morts pour la patrie, poilus de la guerre de 14-18 et autres combattants émérites... Petite mais nécessaire liberté du metteur en scène...

Une autre possibilité est offerte au spectateur : ne jamais s'arrêter, circuler sans cesse autour des tombes, voire au-delà dans l'ombre, d'aire de "jeu" en aire de "jeu" (il y en a au moins deux bien délimitées). Il n'entendra alors qu'un long bruissement de voix, une sorte de litanie surgie de terre. L'effet est saisissant. Solange Oswald et Joël Fesel le savaient très bien, qui organisèrent des visites de l'installation débarrassée de ses bruyants locataires l'après-midi, encore qu'une bande-son venait pallier leur absence.

La configuration même de l'installation (de la scénographie) l'induit : une nouvelle relation entre le spectateur-témoin-acteur et le comédien gisant s'installe. D'abord, on l'a vu, parce que le spectateur invente son propre itinéraire, mais aussi parce que la tentation est grande d'intervenir dans le cours même des petites histoires. Et l'on vit cette chose inouïe : des spectateurs installés dans une grande intimité auprès d'un "cadavre" tenter d'amorcer un dialogue avec lui. Aux comédiens de gérer cette nouvelle donne et de savoir jusqu'où aller trop loin dans cette voie (voix) délicate sans mettre en péril l'esprit même du spectacle...

La Mastication des morts lue et corrigée de magistrale manière par Solange Oswald et Joël Fesel est plastiquement séduisante. C'est essentiellement ce côté plastique (ah, cette adéquation entre le sujet et le lieu : on frappa même les trois coups à minuit pile deux samedis de suite !) qui en fit le succès. Alors les mauvais esprits (toujours eux) trouveront encore à redire sur l'absence de mise en valeur d'un texte pourtant superbe, drôle et violent à la fois, et dans lequel se font jour les recherches formelles de l'auteur.

CONTACT
Pierre Germain
Groupe "Merci"
13, rue Sainte-Ursule
31000 Toulouse
Tél. : 06 07 56 38 29

Coproduction
La Chartreuse
Centre national des écritures du spectacle
Théâtre de la Digue, Toulouse
Groupe "Merci"

Tournée
La Mastication des morts
3-13 mai 2000
Théâtre Garonne à Toulouse

LA MASTICATION DES MORTS VILLENEUVE-LES-AVIGNON 07.1999 © AGENCE BERNAND

1 2

La coopération textuelle du spectateur

Sur quelques mises en scène de textes contemporains à Avignon 1999

Patrice Pavis

Paradoxes de l'énonciation

Toute énonciation, il est vrai, est paradoxale : elle se situe là où on ne l'attendait pas. Chaque cas particulier révèle un paradoxe. On en donnera trois variantes, qu'il s'agisse des morts qui parlent (*La mastication des morts*), des marionnettes qui dialoguent avec leur manipulateur (*Le rêve de votre vie*) ou des idées qui se disputent (*Conversations avec Antoine Vitez*).

Il n'est qu'à lire, dans le programme de la mise en scène de Solange Oswald du texte de Patrick Kermann, *La mastication des morts*, le titre du spectacle et les noms des collaborateurs pour se faire une idée de la complexité du dispositif d'énonciation, lequel ne comporte pas moins de neuf cadres **[Cf. schéma ci-dessous]**.

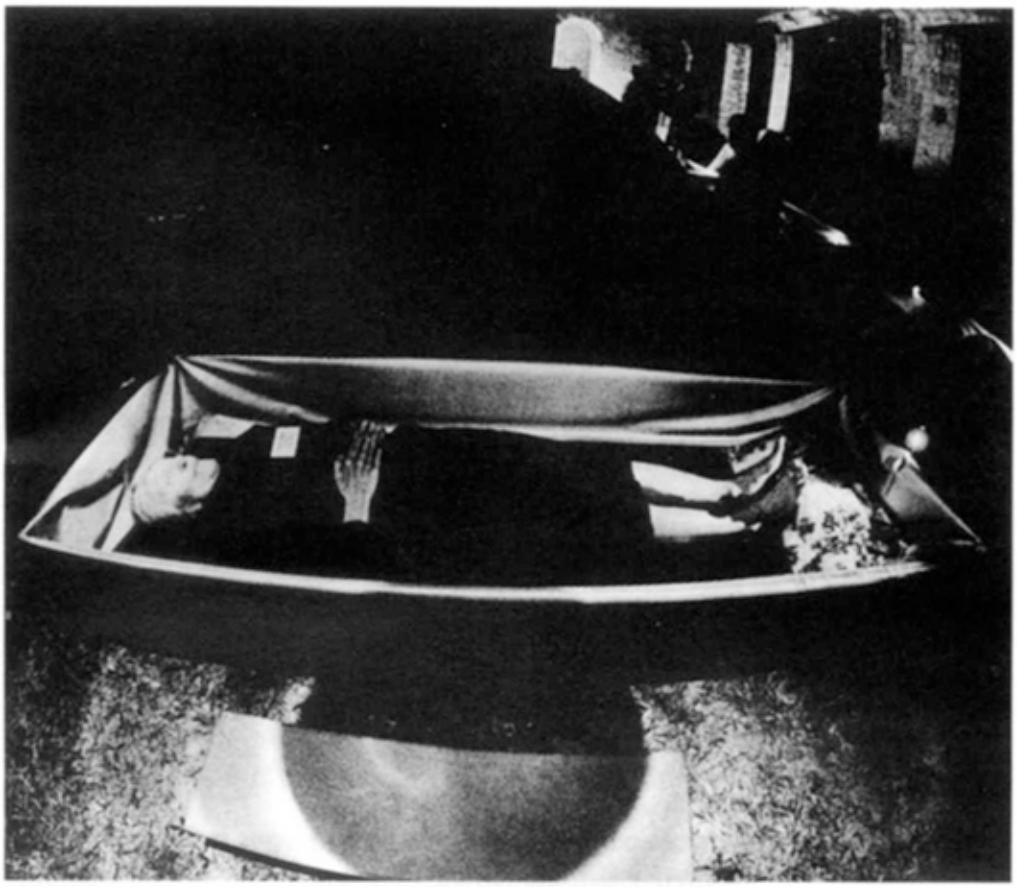
Tant de dispositifs partiels déroutent ! Par quels cadres commencer et comment s'imbriquent-ils les uns dans les autres ? Sommes-nous à l'intérieur d'une exposition, d'une installation, d'un cloître ou d'un vrai cimetière ? Y a-t-il une mise en espace de ces différents dispositifs et en quoi consiste la mise en scène ? Est-ce encore, du reste, une mise en scène, puisque la scène est partout et nulle part et qu'il n'y a ni déroulement temporel imposé, ni intrigue, ni actions enchaînées ? Le plaisir du spectateur c'est de se demander à tout moment dans quel cadre il se trouve, et quel cadre l'aidera à englober et à structurer ses impressions. La mise en question de l'origine de la parole justifie la multiplication et l'imbrication des sources de l'énonciation. Déterrer les morts, leur attribuer des identités apparemment réelles, leur prêter des paroles authentiques au fort accent du terroir, faire ciculer le public entre les cercueils ouverts, cela paraîtra peut-être d'assez mauvais goût. (A tel point d'ailleurs que le critique du *Monde* crut que les cris de protestation, «laissez-nous dormir en paix», venaient d'une maison voisine du cloître, et non du spectacle !) Mais, en réalité, la provocation et l'étrangeté proviennent bien d'une situation de parole inédite : un acteur fait le mort, tout en ressassant le même discours adressé on ne sait trop à qui ; un spectateur fait le vivant, il recueille ces témoignages en compatissant à ce spectacle de la mort ; il écoute les confidences comme on lirait une épitaphe sur une tombe. Une morte, jolie blonde un brin pâlichonne, s'adresse à moi seul, répète sa litanie à l'infini, avant de conclure par un «alors, à bientôt». Elle veut dire évidemment : "toi aussi, tu es mortel". Je presse la main de la défunte blonde, pour la rassurer, la faire revenir à la vie. Beaucoup d'auditeurs acquiescent à ces confessions, et n'osent pas abandonner le personnage. Les morts nous interpellent comme pour nous maintenir en vie. A la fin du spectacle, après le salut, acteurs et spectateurs se touchent spontanément. Tous l'ont échappé belle.

La très subtile mise en scène de Solange Oswald utilise l'installation comme un dispositif pour faire émerger et circuler la parole des morts, une parole simple, liée à l'essentiel, faite de la banalité des jours, mais tissée de mots que les vivants écoutent avec avidité. A certains moments les morts s'expriment en chœur ; ex-soixante-huitards, ou anciens combattants de la grande guerre : même combat !

Cette parole, restituée collectivement, fait parfois l'effet d'une parodie de chœur antique : les remarques sont dérisoires, la mort est déconsidérée. Tout l'art d'Oswald réside dans la précision des intonations et des voix dans cet oratorio parfaitement réglé : les morts mastiquent les mots, s'en nourrissent, s'en régénèrent, nous les servent. Ils ne peuvent plus échanger de paroles, mais ils disposent leurs mots dans des réseaux où ils prennent à chaque fois, et dans chaque cadre, une résonance spéciale. La parole est spatialisée, étalée impudiquement, elle est soumise à un dispositif plus spatial que temporel et actantiel. Solange Oswald a su trouver un nouveau type d'énonciation qui incite l'auditeur à mieux écouter les morts, à repenser son rapport à la mort, à saisir des bribes de ces mini-récits qui se sont installés dans ce lieu entier et qui finissent par s'envoler, comme si elles n'avaient été que des fantasmes des visiteurs.

GRAND CLOITRE DE LA CHARTREUSE
(1) (2)
Objet nocturne n°5
(3)
La Mastication des morts
Oratorio in progress
(4) (5)
campement
(6)
DE PATRICK KERMANN
INSTALLATION PLASTIQUE ET SONORE, JOEL FESEL
(7) (8)
MISE EN SCENE, SOLANGE OSWALD
(9)

VI – *La mastication des morts*



● Nous savons bien que les acteurs se jouent de nous en nous faisant croire à des chimères. Nous leur prêtons volontiers nos corps, pour qu'ils existent, en nous identifiant à eux. Mais lorsqu'ils font le mort et qu'ils ne parlent à personne d'autre qu'à eux-mêmes, en ressassant infatigablement leur biographie, nous sommes troublés, au point de violer presque le principe de non-intervention. ● Solange Oswald, le metteur en scène, a disposé dans le cloître de La Chartreuse des rangées de cercueils ouverts. Les morts racontent leur vie, très banale, imaginée par leur auteur, Patrick Kermann. Tout est faux, et pourtant nous ne pouvons nous empêcher de tendre l'oreille, de nous approcher, de manifester notre compassion. En pressant la main de cette blonde, je cherche à la faire revenir à elle, à la ressusciter en me rassurant, je m'accroche à la vie. «Alors, à bientôt», me dit-elle. Tout dans le cercueil et sur la scène est à double sens ; on a le choix, au fond, entre la vie et la mort. Nous devons toucher l'actrice, du regard ou de la main peu importe, pour la ramener à la vie et pour rester nous-mêmes en vie. «Non, à tout de suite», ai-je envie de lui répondre : cela ne peut en effet pas attendre, l'amour comme la vie. ● [*Photo Luc Jennepin*]

CULTURE

XVE FESTIVAL DU THEATRE DE RUE D'AURILLAC. *«La Mastication des morts» conjure le silence définitif par la parole.*

Mémoires d'autres tombes

LUC JENNEPIN

Une trentaine de macchabées parlent dans «la Mastication»: le spectateur est penché au-dessus des caveaux.

La Mastication des morts
par le groupe «Merci», à Aurillac ce soir et demain à 21h15.

La mastication est une activité irréfrénable de la mâchoire ne s'achevant qu'au moment où le corps est rassasié. Mais comment rassasier un mort? Sur les hauteurs d'Aurillac, alors que la nuit tombée fait sourdre le silence de la carrière de Caussac, un vaste champ jalonné de tombes résonne des mémoires de défunts retrouvant la parole. Confinés dans leurs sépultures, fixant le ciel étoilé, Huguette Blandin (1931-1974), Marcel Isorges (1865-1895), Marie Triboulet (1941-1979) ressassent leurs vies, leurs amours mortes, racontent comment l'un s'est pris sept coups de couteaux, l'autre s'est vidé de ses intestins, ou de quelle manière ce dernier s'est éteint sur un banc durant l'hiver.

Mosaïque. Comme une trentaine d'autres macchabées, ils parlent avec cette avidité de mots en forme de rempart contre l'oubli ou de damnation empêchant le repos. De tombe en tombe, on erre au milieu de ces bribes de vécus, vaste procession qui se fige en veillée funéraire, à la lumière de loupiotes dessinant des tableaux d'agonie. Des yeux rougis s'écarquillent sur des visages blafards, un rire éclate dans une tombe, mais toujours grouillent ces murmures d'hommes insomniaques. Une litanie qui fait dire à l'un d'entre eux: «*Quand j'étais mort, ça m'a fait un choc, oui vraiment, un choc.*»

La Mastication des morts est une dépression atmosphérique. Un trou d'air où les souffles s'écourtent de peur de réveiller totalement les cadavres. L'habileté du Groupe «Merci» est d'inscrire cette scénographie aux allures de performance dans un temps qui disparaît dès que s'amorce la représentation, lorsqu'une voix *off* décline, le long du chemin menant à la funèbre clairière, une liste de noms et de dates. Dans cet environnement, construit de ces stèles largement découvertes, s'enchevêtrent l'effroi et la compassion sous une même toise, sans succession ni repère. Cette coagulation des minutes fixe un entre-deux, si réaliste et pourtant incongru, où s'amoncelle le vécu dans la fosse commune.

Une mosaïque de témoignages se construit, un flot de mots disséminés devenu compact. Hormis le dernier quart d'heure (la scène des soldats morts au combat n'apporte rien de plus), la «mastication» des souvenirs, des ressentiments ou des secrets, construit une épitaphe unique et interminable où aucun mot ne prédomine. Mais c'est l'absence de discours métaphysique, comme la proximité de ces oraisons, qui rendent si attachants ces morts bavards. Chacun relate sa vie passée ou sa condition actuelle, interpellant parfois le gisant voisin, comme dans cet hymne à la crémation entonné en chœur, ou lorsqu'on s'insurge contre les nouveaux venus bien trop exigeants.

C'est l'absence de discours métaphysique et la proximité de leurs oraisons qui rendent si attachants ces morts bavards.

Regard en chantier. Un lien s'esquisse parmi les chuchotements épars, et c'est le spectateur qui reconstruit une hypothétique narration, dans laquelle le début est irrémédiablement la fin. Placé au centre de la proposition, le public est autant le récipiendaire de ces confidences que la présence qui parachève ces images de mort. Penché au-dessus des caveaux comme dominant un lit où s'altère la respiration d'un proche, le spectateur est laissé à sa propre errance, cherchant ce qui pourrait faire signe de vie. Certaines images aux lueurs crépusculaires se dessinent, peintures lumineuses de levées du corps dont ne parviennent pas à s'expurger ces âmes hypertrophiées. Le regard est mis en chantier par la profusion des points de vue, d'où ne surgit, au bout du compte, qu'une incontournable absurdité.

C'est cette accumulation des situations et des personnages qui confère son inanité à l'ensemble. Le trop-plein de mots opère, par renversement, un non-sens général. Chacun en vient à interpeller sa propre mémoire, à se pincer pour se sentir en vie. Au sein d'un processus qui aurait pu ne se révéler que macabre, blotti dans le recours complaisant aux frayeurs communes, apparaît une familiarité entre les morts et les vivants, en rupture de la représentation convenue de la mort. La compagnie, en appuyant la sobriété du jeu et de la mise en scène sur une prédominance des textes, bâtit un spectacle sans point culminant ni attache, où le rire demeure le seul exutoire. La vacuité de ces situations pourtant gonflées à bloc de mots et de sensations empuantit l'air. Le rire devient alors le moyen de ramener l'expérience au rang de l'artifice, et de briser cette impression diffuse d'un silence irrémédiable qui guette. Comme pour bien sceller ces pierres branlantes d'où ne s'échappent à la fin que des rictus ●

BRUNO MASI
(envoyé spécial à Aurillac)

CINÉMA
Trouvez le bon film ou la bonne salle
3615 LIBÉ
Libération 2,23 F/min

Les morts ont la parole

BRIGITTE ENGLEBERT

C'est la nuit. Le petit cimetière de Moret-sur-Raguse, semblable à n'importe quel petit cimetière de province, s'est endormi. Tout autour, le mur de pierre se dresse comme une sentinelle bienveillante. La grille de fer est fermée à clé. Non, rien ne devrait plus troubler le repos des morts. Une voix pourtant, une voix de femme se détache dans l'obscurité. Elle dit, cette voix douce et navrée : « *Alors là, ça m'a fait un choc !* » Comme si le signal était donné, d'autres voix montent. La rumeur enfle. Les dents claquent. Les rires fusent. Les soupirs et les regrets pleurent. Il faut l'admettre. Les morts du petit cimetière de Moret-sur-Raguse se sont réveillés. Delput Gisèle épouse Triboulet, Grangeon Marie épouse Delput, Lespinasse Samuel, auteur dramatique, Triboulet Henry, facteur... Tous se bousculent aux portes de la parole. Les langues bruissent et mastiquent. C'est toute une république de l'invisible qui s'est mise en mouvement, sans gloire ni protocole. Les suicidés, les assassinés, les accidentés, les meurtriers, les poilus de 14-18, les riches, les pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux. La plupart, chassés de l'histoire des humains par la petite porte. Quelques-uns seulement, par la grande. Ecrit par Patrick Kermann (mort le 29 février 2000), mis en espace par le groupe Merci (Toulouse), *La Mastication des morts* est moins un spectacle qu'un rituel. Moins une injonction contemporaine qu'un chemin de liberté suggéré à nous autres, les vivants. Tant il est juste qu'il nous faut aussi consoler nos morts. **Daniel Conrod**

La Mastication des morts, à Charleroi, les 2, 3 et 4 novembre (tél. : 003-20-71-20-29-99), à Mazamet, du 27 novembre au 1er décembre (tél. : 05-63-97-53-53), à Bordeaux, du 23 au 27 janvier (tél. : 05-56-85-82-81). Le texte est publié aux éd. Lansman (1999).

THÉÂTRE

La mort se porte si bien aux haras de Tarbes

« La Mastication des morts », exutoire pour morts plus vivants que vivants. - Photo DDM.

— « Ah ! comme entrée en matière, y a pas plus mortel !», auraient dit les plus jeunes pour évoquer les trois coups de la saison du Parvis. Pour lancer cette nouvelle année et enterrer les ossements d'une saison écoulée, rien de mieux qu'une petite virée en dehors des murs de la scène nationale, sur le champ de course du haras national, où fut recréé l'espace d'une brève renaissance un cimetière pas tout à fait commun. Avec « La Mastication des morts », Solange Oswald y relisait à travers les voix de sa vingtaine de macchabées un texte tout en nuances de Patrick Kermann. Lequel pérore sur le plus beau moment de la vie : la mort. Oh ! pas n'importe laquelle, la belle mort, celle qui délivre, qu'elle soit sanguinolente, violente ou longue à venir, cette délivrance qui délie les langues, qui fait ressasser mais qui toujours fait vivre. Et quel bonheur chez ces morts qui attendent dans cette prairie des allongés que des curieux viennent se pencher au-dessus de leur caveau ; soumis encore une fois à la bonne volonté de ces bons vivants qui s'arrêtent au-dessus de leur nouveau chevet ou qui passent leur route pour aller voir quelques morts plus loin si c'est plus intéressant. Des morts tributaires des pas perdus de ces visiteurs d'un soir venus pour constater qu'ils sont bien plus vivants morts que vivants, ces morts-là !

« VIVE LE CRÉMATISME ! »

Si bien que le froid marmoréen d'une nuit macabre ne glace pas moins les os que les récits de ce qu'ont été (ou n'ont pas été) toutes ces existences ci-gisantes. Des vies toutes bêtes, trop simples et trop moches pour espérer que la mort ne soit pas plus belle. D'où l'envie de confessions : là, c'est la dénonciation de celui qui a volé les poules et de celui qui les a revendues ; ici, la délation du délateur au service de la Gestapo ; deux cercueils plus loin, une de ces mortes-vivantes récite la litanie de ceux qui « l'ont prise » alors que « tout le monde parlait et tout le monde se taisait ». Un père, poète agreste et mélancolique, murmure des leçons de vie à son fils ; un garagiste fustige sa famille et l'épitaphe qu'il n'a pas eue. La mort ironise et pleure à froides larmes, mais elle sait aussi nous faire mourir de rire quand elle oublie qu'elle peut ne pas y aller de main morte : cette femme sanglote de constater que les tomettes rouges dont son mari a affublé sa maison la poursuivent dans sa résidence éternelle que l'homme a carrelée avec des restes oubliés au fond du garage. Mortel ! Et si ces bribes de mort rappellent ce qu'un Jaulin était capable de faire tout seul quand il chantonnait ne pas avoir « fermé l'œil de la nuit », aussi nous laissent-elles appréhender avec quel désappointement il convient de regarder l'existence. Le visage blafard des comédiens, le costume du dimanche superposé sur un corps putride, apparence avant tout, tout laisse à croire que, finalement, la vraie vie est ailleurs. Ou que comme le clament ces voix d'outre-tombe : « Vive le crématisme radical ! » Pour tout effacer. ■

De notre correspondant
Dimitri GERMAIN.

Contacts

Direction artistique
Solange OSWALD, metteur en scène
Joël FESEL, plasticien

Administration
Aurore CARPENTIER
admin.groupe.merci@free.fr

Accompagnement et développement
Céline MAUFRA
+ 33 (0)6 76 04 73 54
contact.groupe.merci@free.fr

GROUPE MERCI
Adresse postale et bureaux :
13 rue Sainte-Ursule
31000 Toulouse

Tél. : + 33 (0)5 61 21 11 52
E-mail : groupe.merci@free.fr

www.groupemerci.com

Le Groupe Merci est conventionné par la DRAC Midi-Pyrénées, la Région Midi-Pyrénées et la Ville de Toulouse.
Licences : 1-1042941/2-1042943/3-1042942.